

Sébastien Ortiz

# La solitude du bonsaï

Roman



ARTHAUD



## La solitude du bonsaï

DU MÊME AUTEUR

*Tâleb*, Gallimard, 2002.

*Mademoiselle Cœur solitaire*, Gallimard, 2005.

*Fantômes à Calcutta*, Arléa, 2009.

*Portraits birmans*, Arléa, 2012.

*Dans un temple zen*, Arléa, 2017.

Sébastien Ortiz

# La solitude du bonsaï

*Roman*

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2019  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0814-4957-2

蝸牛そろそろ登れ富士の山

*Katatumuri*  
*soro soro nobore*  
*Fuji no yama*

Le limaçon  
très lentement gravit  
les pentes du mont Fuji

KOBAYASHI ISSA





# 1

Pierre Tonneau pratiquait la diplomatie sans ostentation. Plus Adrien Deume que Talleyrand, la flamboyance n'était pas son affaire. Il avait embrassé la carrière presque naturellement. Il avait étudié le japonais par curiosité, au début des années 1970, à l'époque où se lancer dans un tel apprentissage était considéré comme une fantaisie. Ses parents, qui appartenaient à la grande bourgeoisie sarthoise, l'avaient perçu ainsi, jugeant que cette lubie lui passerait.

Le jeune Pierre Tonneau persévéra et déjoua leurs pronostics. Pour ne pas faire de vagues, il compléta son cursus par des rudiments de droit et de science politique. Confronté à l'exigence de choisir une voie, il opta pour l'administration et se présenta au concours d'Orient du Quai d'Orsay. Il fut reçu dès sa première tentative, ce dont il fut le premier à s'étonner. Ainsi il serait diplomate. Le métier, après tout, en valait bien un autre.

Il n'avait d'abord pas songé que la profession impliquait de vivre à l'étranger. À cela, il n'était pas prêt, ce qui le distinguait radicalement des camarades de sa promotion qui n'étaient entrés au Quai que dans cette perspective.

## *La solitude du bonsaï*

Le hasard des affectations fit qu'on lui confia d'abord le suivi des affaires chinoises. Il partageait avec un certain Laruelle, qui s'occupait des deux Corées, un petit bureau au cinquième étage du Quai d'Orsay qui donnait sur les jardins de l'hôtel du ministre. Les deux tables se touchaient presque et il n'y avait qu'une chaise pour recevoir un hypothétique visiteur. L'hypothèse devenait parfois réalité lorsqu'un premier secrétaire de l'ambassade de Corée du Nord venait donner à Laruelle les dernières nouvelles du grand leader Kim Il-sung, président éternel, soleil de la nation, professeur de l'humanité tout entière. C'était toujours un grand moment. Laruelle et Tonneau, les yeux baissés, se retenaient de pouffer pendant que le diplomate communiste débitait sa propagande sans se démonter.

Les deux hommes, qui avaient sensiblement le même âge, se découvrirent des affinités et devinrent amis. Ils allaient déjeuner ensemble à la cantine du ministère. Aux beaux jours, ils se contentaient d'un sandwich puis allaient flâner du côté des bouquinistes des quais de Seine. Parfois, ils traversaient le fleuve et poussaient jusqu'aux Tuileries où ils lisaient côte à côte face aux jets d'eau. Tous deux partageaient le même goût pour les livres et leur commerce silencieux.

Trois ans s'écoulèrent dans cette routine. Vint l'heure d'une nouvelle affectation. Ses camarades s'étaient échauffés à l'idée d'être enfin lâchés dans le monde. Ils avaient chaque jour rongé leur frein en attendant le signal du départ vers un ailleurs qu'ils avaient paré de tous les prestiges. Ils avaient fourbi

leurs armes en vue d'aller servir la France sous des climats hostiles dans l'une des quelque cent cinquante ambassades disséminées sur la planète et dont la constellation les avait chaque jour éblouis sur la carte dépliant de volume relié plein cuir de l'*Annuaire diplomatique et consulaire* qui trônait au milieu de leur bureau. Même Laruelle ne tenait plus en place et intriguait pour décrocher Washington. Pierre Tonneau, lui, se sentait parfaitement indifférent à ces passions. À la surprise des autres, il avait indiqué être prêt à changer d'affectation au sein de l'administration centrale mais certainement pas à choisir un poste à l'étranger. Sa décision surprit, mais elle arrangeait le ministère, qui avait toujours besoin de petites mains à Paris. Il fut donc nommé à la direction des Nations unies et des Organisations internationales au moment où ses jeunes camarades prenaient le large. À aucun moment il ne crut devoir les envier.

Pourtant, rien de particulier ne le retenait en France. Ses parents menaient une existence paisible au Mans et lui avaient toujours laissé la liberté de ses choix. Aucune attache sentimentale ne le retenait non plus à Paris. La simple évocation de cette possibilité, si elle avait été à cette époque formulée devant lui, l'eût d'ailleurs fait amèrement sourire. Car, à maintenant vingt-six ans, en cette année 1978, Pierre Tonneau ne pouvait mettre aucune aventure sentimentale à son actif et ne voyait guère l'horizon s'éclaircir. Il avait d'abord attribué cet insuccès à un physique et à une personnalité trop ternes pour attirer l'attention de l'autre sexe, couplés à une timidité désassortie à la

*libération des mœurs*, selon l'expression en vigueur à l'époque. Il lui était bien arrivé de rencontrer des filles, mais il n'était jamais parvenu à franchir la muraille qui sépare l'amie de l'amante. Il finit tardivement par comprendre que l'amitié qu'il entretenait avec les filles de son âge l'éloignait d'autant de l'objectif de coucher avec elles, le reléguant dans un statut qu'il prenait à tort pour une étape vers l'amour alors qu'il en sonnait le glas. Son naturel serviable et attentif appelait les confidences, et c'est tout naturellement qu'il se retrouvait à recueillir les peines de cœur des jolies filles qui voyaient en lui une manière de grand frère affectueux et compréhensif sur l'épaule de qui l'on pouvait épancher ses larmes quand un autre garçon vous avait tordu le cœur. Lorsque, en soirée, les mêmes se montraient en sa compagnie, il y avait toujours un moment où, désireuses de lever toute ambiguïté devant des tiers, elles se sentaient obligées de préciser qu'elles avaient un copain par ailleurs et que ce n'était pas lui, qu'il n'était qu'un ami. Pierre Tonneau s'en trouvait chaque fois mortifié mais s'efforçait de faire bonne figure. Un après-midi de ses vingt ans, alors qu'une condisciple dont il était secrètement amoureux lui avait rendu visite dans son petit studio d'étudiant pour lui annoncer sa rupture avec son amant du moment et trouver du réconfort auprès de lui, il avait cédé à une pulsion incontrôlable. Cependant que la fille, vêtue d'un short moulant et d'un tee-shirt trop court, était blottie contre lui de manière équivoque, et qu'il respirait le parfum de pamplemousse de sa nuque, sa main s'était aventurée

*La solitude du bonsaï*

vers son ventre nu puis avait glissé dans sa petite culotte. La fille avait aussitôt bondi comme un ressort, médusée, interdite, avant de l'agonir d'injures et de claquer définitivement la porte de son existence. Telle fut son expérience érotique la plus notable.

Soucieux de préserver ses nerfs et de s'épargner de pénibles désillusions, il décida de restreindre au minimum sa fréquentation de la gent féminine, y compris et surtout lorsqu'il percevait que celle-ci recherchait en lui la sempiternelle épaule compatissante. C'était mieux ainsi. Oui.

Une affectation amenant la suivante, Pierre Tonneau se retrouva à faire le tour de quasiment tous les services du ministère : affaires économiques, affaires consulaires, coopération pour le développement, affaires immobilières, budget – sans jamais partir pour l'étranger. Certains collègues le raillaient, lui laissant entendre que, quitte à rester à Paris, il eût aussi bien fait de travailler aux Finances ou à l'Éducation nationale. Tonneau prêtait une oreille courtoise à ces remarques au fond amicales mais répondait invariablement qu'il préférait rester à Paris, qu'il n'était aucunement prêt à vivre à l'étranger.

Trente ans passèrent ainsi d'une carrière sans gloire ni démérite.

Le vent du large devait venir le caresser à cinquante-six ans, alors que son corps avait gagné en embonpoint, que sa pression artérielle commençait à lui jouer des tours, que le revers de ses mains s'était couvert d'un semis de gros poils gris et que ses derniers cheveux avaient pris l'apparence de ces ceintures de varech qui

*La solitude du bonsaï*

signalent les bancs de sable. Le poste de consul général à Kyôto était libre. L'information glissa d'abord sur lui puis il la rattrapa au vol, le cœur battant : et s'il se portait candidat ? Après tout, il possédait l'expérience requise, ainsi que les compétences, et il parlait japonais. Qui plus est, ses parents n'étaient plus de ce monde et ne le retenait en France qu'une routine paresseuse.

Il rassembla son courage et déposa sa candidature. À la lecture de sa lettre, le directeur des ressources humaines crut à un canular et le convoqua. Pierre Tonneau lui exposa ses motivations. Il fut proposé, passa de justesse la visite médicale et obtint le poste.

\* \* \*

À l'été 2008, il s'envola pour le Japon, pays dont il connaissait la langue, dont il goûtait la culture, mais où il n'avait jamais mis les pieds. D'emblée il s'y trouva dans son élément. Bien sûr, la beauté du Kansai et l'écrin qu'était Kyôto y furent pour beaucoup. Mais ce qui le troubla davantage fut de constater que certaines sensations diffuses qui l'avaient accompagné depuis l'adolescence trouvaient à se formuler dans l'âme et la vie des Japonais qu'il était désormais amené à côtoyer quotidiennement et avec lesquels il se découvrait des connivences insoupçonnées. Pierre angulaire de leur rapport au monde, le *mono no aware* – ce frisson poignant que donne tout ce qui est voué à disparaître, ce sentiment mélancolique du temps qui s'enfuit et de l'impermanence des choses et des êtres – lui devint particulièrement sensible. Il se prit à goûter

## *La solitude du bonsaï*

jusqu'aux larmes les mille occasions que lui offrait le Japon de faire l'expérience de la beauté nichée dans la légèreté des choses : les pétales de cerisier qu'un brusque souffle de vent emporte et disperse lentement sur la rivière Kamo, l'ébréchure d'un bol à thé, les scintillements de la première neige, un petit tas d'aiguilles de pin, l'emballage d'un sucre.

Pierre Tonneau vivait et travaillait dans le quartier de Sakyô-ku, dans le nord-est de la ville. Chaque matin en se rendant au bureau, chaque soir en en revenant, il aimait arpenter les ruelles pentues, le nez au vent, dans les alternatives d'ombre et de lumière. Il se fit une habitude d'harmoniser sa cravate au changement des saisons dans un hommage personnel à la beauté du temps qui passe : bleu d'eau l'été pour évoquer une cascade rafraîchissante, orange l'automne pour suggérer le flamboiement des érables, rouge l'hiver pour réchauffer les passants, vert tendre au printemps pour figurer les jeunes bourgeons.

Il se rendait régulièrement au Pavillon d'Argent, où il s'asseyait sur une pierre pour lire des poèmes en japonais. Par beau temps, il poussait jusqu'au Kôtô-in du Daitoku-ji avec l'unique intention d'entendre le gazouillis des oiseaux dans les bosquets d'érables autour du jardin de mousse. Dans l'écoulement des jours, toute sa vie en vint à épouser le principe de *wa*, l'harmonie, *kei*, le respect, *sei*, la pureté, et *jaku*, la sérénité. Il s'en trouvait très bien. Oui, très bien.

Afin de parfaire sa connaissance de la culture nipponne, il allait chaque samedi à la riche bibliothèque de l'université de Kyôto. Le campus, qui s'étendait

*La solitude du bonsaï*

juste en face du consulat, était vaste. Il prenait plaisir à le traverser et à se mêler aux étudiants qui en parcouraient les allées à toute heure du jour, par petits groupes joyeux. Il n'était pas rare que ceux-ci le saluent avec cérémonie, le prenant pour un professeur étranger en résidence : il leur retournait tout aussi sérieusement leur salut, en s'inclinant légèrement, les bras le long du corps.

La bibliothèque occupait le premier étage d'une large bâtisse en brique d'inspiration anglo-saxonne. La salle de lecture était baignée d'une lumière crue qui tranchait avec la nébulosité des bibliothèques parisiennes. Il s'était fait une habitude de s'installer à la même place, contre une baie vitrée. En levant les yeux de ses livres, il pouvait observer les étudiants pique-niquant sur les pelouses, les joueurs s'échauffant sur le terrain de base-ball, la cime des cryptomerias oscillant sous la brise et, au nord, contre le ciel bleu, l'horizon mâchuré des collines qui enveloppent Kyôto comme un papier de soie.

La bibliothécaire était une dame souriante d'environ quarante-cinq ans – ou plus, soupçonnait Pierre Tonneau, tant les Japonaises restent des petites filles jusqu'à un âge avancé. Elle se pliait en quatre comme un origami pour lui rendre service. C'est elle qui lui réservait sa place près de la fenêtre même quand il ne venait pas ; elle encore qui relisait la fiche des ouvrages qu'il commandait puis les lui apportait jusqu'à sa table dans un petit chariot qui grinçait ; elle toujours qui, familiarisée avec sa présence régulière, avait franchi le cap qui au Japon sépare la bienséance



## *La solitude du bonsaï*

de la familiarité pour venir lui servir une coupelle de thé lorsque la bibliothèque était sur le point de fermer ; elle enfin qui lui prodiguait des conseils de lecture, admiratrice de l'intérêt que portait ce *gaijin* affable à la culture nipponne.

Ne voulant pas la brusquer, Pierre Tonneau attendit plusieurs mois avant de lui demander son prénom. La dame rougit un peu, puis, après s'être assurée qu'aucun étudiant ne l'épiait, prononça rapidement trois syllabes comme un aveu douloureux – Kimiko... – puis elle rougit de plus belle, inclina le buste à soixante degrés et s'en fut à petits pas en direction des toilettes.

Pierre Tonneau s'amusa de cette réserve puis la trouva charmante. Oui, charmante.

Toute la semaine, il attendait avec impatience l'heure qui le conduirait à nouveau à la bibliothèque où il savait devoir retrouver, toujours fidèle à son poste derrière son comptoir en demi-lune, la timide Kimiko qui baisserait les yeux lorsqu'il lui tendrait sa fiche de bristol. Son port de tête était gracile et sa silhouette, menue, n'avait pourtant rien de remarquable. Elle se tenait toujours comme si elle voulait dérober son visage à son regard. Ses mains étaient fines, et elle les dissimulait de son mieux. Son port de tête et son front, d'un dessin net, lui composaient une beauté sereine. Elle avait l'air d'être une personne agréable, sans défaut saillant, et c'est tout ce qui lui plaisait.

Aux beaux jours, ils se retrouvaient quasiment seuls dans la salle de lecture, les étudiants préférant réviser au soleil. Lorsqu'il était plongé dans son volume, il

*La solitude du bonsaï*

sentait parfois l'effleurement du regard de Kimiko – quand il levait la tête, elle était affairée à pianoter consciencieusement sur son clavier, le rose aux joues.

Un jour où, dictionnaire à main droite, il était occupé à déchiffrer les poèmes d'une anthologie, il recopia un haïku au revers d'une fiche, s'appliquant à calligraphier du mieux qu'il le pouvait la série parallèle de *kanji* :

*Feu de brindilles  
heureux moments  
tête à tête<sup>1</sup>.*

Puis, au moment de partir, il glissa la fiche entre les pages du livre en en laissant saillir l'extrémité. Il alla ensuite restituer sa pile d'ouvrages à Kimiko avant de la saluer à la manière japonaise et de quitter la bibliothèque.

La semaine suivante, en pénétrant dans la salle, il n'aurait su dire si l'attitude de la bibliothécaire à son égard avait changé ou non. Celle-ci n'en laissa en tout cas rien paraître.

Il renouvela son petit jeu, avec cette fois un poème de Hosomi Ayako :

*Fleurs de pêcher –  
mes habits de tous les jours  
mon cœur de tous les jours.*

---

1. Kobayashi Issa.

*La solitude du bonsaï*

En remettant sa pile de livres à Kimiko, il crut déchiffrer un sourire inhabituel sur son visage.

Ainsi, chaque semaine, en vint-il à sacrifier au même rituel. Il y prenait un plaisir croissant, et les poèmes qu'il lui dédiait formaient comme le chapelet de leur commerce secret et silencieux.

Un soir, à la fermeture de la bibliothèque, il prit son courage à deux mains et proposa de la raccompagner jusqu'à l'arrêt de bus. Elle y consentit en baissant la tête. C'était l'automne et les feuilles d'érable formaient un tapis élastique sous leurs pas. Ils marchèrent silencieusement côte à côte puis il engagea la conversation après avoir pris soin de formuler mentalement ses phrases. Kimiko lui répondit d'un ton léger où ne perçait plus aucune trace de gêne, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Ils échangèrent des propos anodins et furent surpris d'être parvenus aussi vite à l'arrêt de bus. Pierre Tonneau salua Dame Kimiko (ainsi la surnommait-il en raison du charme tout aristocratique de ses manières) au moment où le bus pour Shimogamo déployait ses portes à soufflet. Il prononça alors une phrase chantournée où il exprimait son bonheur d'avoir pu partager ce moment privilégié avec elle.

Ils se firent vite une habitude de ce petit cheminement dans les allées de l'université. Ils devisaient sur les petits riens du quotidien, sur la poésie des grands maîtres ou les cent une couleurs de Kyôto, en évitant soigneusement d'outrepasser les limites de la décence par des confidences plus personnelles. Pierre Tonneau avait l'intuition que Dame Kimiko n'avait connu

aucun homme avant lui mais pour rien au monde il ne le lui aurait demandé.

Afin de prolonger leur colloque, ils faisaient halte sur un banc, toujours le même, sous la ramure d'un mûrier platane plusieurs fois centenaire. Ils ne craignaient pas le silence qui venait prendre place à leur côté, leur signifiant qu'ils se trouvaient bien ensemble et que les mots étaient superflus.

Une étape appelant l'autre, Pierre Tonneau invita Dame Kimiko à prendre le thé en sa compagnie dans le quartier de Ponto-chô où résonne le claquement des *geta* sur l'asphalte. Puis, un autre jour, à faire de la bicyclette à Arashiyama où la rivière Hozu-gawa, dévalant des pentes boisées, laisse affleurer les galets à la surface de son eau très claire avant de s'élargir dans une brusquerie délicieuse. Lorsqu'il avait des rendez-vous à Osaka, ils se retrouvaient dans une pâtisserie française près de la gare. Ils commandaient pareillement un croissant au beurre et un café crème. Dame Kimiko se tenait bien droite sur la banquette, jambes serrées, son sac à main posé contre sa cuisse. Pierre Tonneau aurait été bien en peine de percer ses sentiments à ce moment-là, mais de cela il ne se souciait guère, tout au bonheur de passer du temps en sa compagnie, faisant même fi des trains qu'il ratait les uns après les autres.

Début juillet, ils se rendirent au Maruyama-kôen. Ils formulèrent un vœu secret sur une feuille de papier qu'ils plièrent et accrochèrent ensuite à la branche d'un arbre à laque aux feuilles rouge vif. Puis, à la tombée de la nuit, ils allèrent voir les chars

à la fête de Gion. Le lendemain, ils se rendirent au temple Kiyomizu-dera où ils burent l'eau qui confère sagesse, santé et longévité.

À la fête des morts, il l'invita à venir visiter le consulat général, qui partageait ses locaux avec l'Institut français du Kansai. La soirée était déjà avancée et ils étaient seuls dans les bureaux déserts. Dame Kimiko s'extasia devant l'immense toile de Foujita qui trônait dans le hall d'entrée et qui était intitulée *Quatre saisons de Normandie*, puis il la conduisit sur la terrasse qui dominait le campus. À l'horizon de leur regard qui s'était accoutumé à l'obscurité, un minuscule chapelet de feu commença à serpenter à flanc de colline et vint se regrouper pour allumer un immense caractère « 大 » – le Daimonji – rougeoyant comme une étoile de mer luminescente. Devant pareil spectacle, Dame Kimiko poussa une exclamation de surprise et lui agrippa instinctivement la main. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce que la dernière torchère se consumât, et même un peu plus longtemps.

Un dimanche, ils prirent le téléphérique qui mène au mont Hiei où, du belvédère, on distingue le scintillement du lac Biwa dans le lointain. Pierre Tonneau avait conscience de ce que le couple mixte d'âge mûr qu'il formait avec Dame Kimiko pouvait avoir d'inhabituel pour les passants qui les croisaient. Il espérait que son amie n'en ressentait aucun malaise. Il l'interrogea. Elle lui répondit que non, qu'elle était très heureuse de passer du temps en sa compagnie, qu'elle ne se souciait pas du regard des autres, que la vie était courte et qu'il n'y avait pas

d'âge pour passer du bon temps, qu'elle avait été très seule pendant de longues années, que la solitude était mauvaise compagne, qu'elle se souviendrait toujours de la première fois où elle l'avait vu à la bibliothèque de l'université, qu'elle avait appris par cœur ses haïkus et qu'elle se les récitait chaque soir avant de s'endormir, que le bonheur devait être saisi comme un épi bien chaud, que les expériences tiraient une saveur plus forte d'être vécues à deux, qu'il était bien doux de finir la journée avec lui dans le jardin du Tenryû-ji où, peut-être l'avait-il remarqué, la cascade sèche de rochers donnait l'illusion de se jeter dans un petit étang qui avait la forme de l'idéogramme « cœur ».

Pierre Tonneau et Dame Kimiko se marièrent le printemps suivant dans une grande discrétion. D'un commun accord, ils ne convièrent qu'une dizaine d'amis et de connaissances plus ou moins proches, essentiellement des Japonais au côté desquels ils travaillaient. Les parents de Pierre Tonneau étaient morts tous les deux et Dame Kimiko n'avait plus que sa mère grabataire âgée de quatre-vingt-douze ans. La petite fête se déroula dans le jardin de la maisonnette héritée de son prédécesseur, dont Pierre Tonneau avait fait ce qu'il fallait bien appeler sa *résidence officielle*. Sous l'effet du saké et du vin, la raideur des convives se relâcha, les langues se délièrent et les visages paraissaient avoir absorbé toutes les lueurs du couchant.

Ce fut une belle soirée, se dirent les jeunes mariés après que tout le monde eut quitté la place, oui, une

*La solitude du bonsaï*

bien belle soirée. Ils étaient seuls au milieu du jardin. Avec la pénombre, l'odeur du gazon était plus prégnante. Les lucioles clignotaient dans les mûriers. Leurs jambes étaient lourdes et leur esprit bourdonnait encore de l'écho des conversations. Ils s'écroulèrent sur un banc. Au-dessus d'eux, dans les feuillages assombris, un loriot lançait ses trilles. Dame Kimiko posa sa main sur la sienne. Ils restèrent ainsi de longues minutes à écouter le chant de l'oiseau. Puis Pierre Tonneau se leva, sourit à sa femme et l'aida à se relever. Ensuite, main dans la main, d'un pas nonchalant, ils rejoignirent par un chemin de dalles dur sous leurs talons l'intérieur de la maison illuminée comme un phare.





## 2

Pierre Tonneau vécut avec Dame Kimiko près de deux années d'un bonheur sans nuages qui s'accordait au ravissement quotidien que lui procurait Kyôto. Grâce à elle, sa carte intime de la ville s'enrichit d'adresses nouvelles qui, sans elle, seraient restées dans l'ombre – tel magasin d'estampes, tel marché dédié à la céramique, telle boutique de poupées ou de peignes en écaille dissimulée au fond d'une impasse que les grues, venues de la rivière en deux coups d'ailes, avaient investie et où elles semblaient monter la garde. Chaque jour, de nouvelles facettes de sa personnalité l'enchantaient, comme la façon qu'elle avait de tomber en pâmoison devant un nid d'hirondelles dans une gouttière, ou encore les formes multiples que prenait sa superstition : soucieuse d'hygiène et de propreté, Dame Kimiko, par exemple, le tançait lorsqu'il se montrait négligent et le mettait aussitôt en garde contre Akanamé, le *yôkai* qui ressemble à un enfant tout rouge et apparaît la nuit pour venir lécher la crasse avec sa longue longue langue.

Les saisons se succédaient. Au printemps, ils s'abîmaient dans la contemplation des fleurs. L'été, ils

N° d'édition : L.01EBNN000603.N001  
Dépôt légal : mai 2019

Après trente ans d'une carrière diplomatique sédentaire sans gloire ni démerite, alors que son corps a gagné en embonpoint et que sa pression artérielle commence à lui jouer des tours, Pierre Tonneau, proche de la soixantaine, cède à l'appel du large et quitte une vie sans relief à Paris pour occuper le poste de consul général à Kyoto au Japon. Célibataire endurci, il tombe sous le charme d'une bibliothécaire souriante qu'il épouse. Après quelques années de bonheur, le tsunami de 2011 les pousse à quitter le Japon.

Sur les conseils de Kimiko, sa femme, Tonneau postule pour Calcutta, la plus délirante métropole indienne. Ce choix fatal va bouleverser son existence et l'Inde déverser sur lui le fracas de son exubérance. S'ensuit une cascade d'aventures calamiteuses ou rocambolesques, auxquelles le couple Tonneau aura bien du mal à résister.

Nourri d'expériences vécues, l'humour british de Sébastien Ortiz célèbre Calcutta, héroïne de ce roman délicieusement décalé.

Sébastien Ortiz est né en 1972. Des études de sciences politiques et de chinois le conduisent à entrer au Quai d'Orsay en 1996. Il publie en 2002 aux éditions Gallimard un premier roman, *Taleb*, qui sera en lice pour plusieurs prix littéraires (dont le Médicis et le Femina) et traduit dans plusieurs langues. Suivent *Mademoiselle Cœur Solitaire* (Gallimard, 2005), *Fantômes à Calcutta* (Arléa, 2009), *Portraits birmans – Dix-neuf vues de la Shwedagon* (Arléa, 2012) et *Dans un temple zen* (Arléa, 2017).



ARTHAUD